

**DYNAMIQUE D'UNE RÉBELLION :
LA NOTION SARTRIENNE DE « GROUPE »
ET LA RÉBELLION DE LOPE DE AGUIRRE EN 1559**

Résumé : Dans la *Critique de la raison dialectique*, Sartre crée des concepts tels que : le collectif, la série, le serment, la terreur, etc., qui permettent d'analyser la destruction de l'État et la création d'un autre. Dans ce but, Sartre s'appuie sur l'histoire de la révolution française. Il est possible de se demander si ces notions se réfèrent à des événements ou, en revanche, à des catégories philosophiques; si elles se rapportent uniquement aux révolutionnaires français ou à la *praxis* de l'être humain. Notre travail ne réalise pas une exégèse de la *Critique de la raison dialectique*; c'est une tentative de réaliser une évaluation de certains de ses aspects. Cela nous oblige à réaliser, basés sur la *Critique* de Sartre, l'exégèse d'un texte qui la précède de quatre siècles et qui raconte, non pas une rébellion parisienne, mais celle de Lope de Aguirre, qui a eu lieu sur l'Amazonas en 1559.

Mots-clés: Sartre, Lope de Aguirre, *Critique de la raison dialectique*, philosophie politique, philosophie de l'histoire, groupe en fusion, rébellion, Pedro de Ursúa, philosophie latino-américaine

*DYNAMIC OF A REBELLION: THE SARTREAN CONCEPT OF « GROUP » AND
LOPE DE AGUIRRE'S REBELLION IN 1559*

Abstract: In the *Critic of Dialectical Reason*, Sartre creates some concepts such as: the collective, the series, the group, the oath, the terror, etc., which allow to analyse the destruction of the State and the creation of another one. In order to do so, Sartre supports his work on the history of French Revolution. It is possible to ask if these notions deal only with events or, conversely, with philosophical categories; if they are only related to the French revolutionaries or to human being *praxis*. Our work does not make an exegesis of the *Critic of Dialectical Reason*; it is an attempt to make an epistemological evaluation of some of its aspects. This obliges us to make, based upon Sartre's *Critic*, an

exegesis of a text four centuries older and which narrates, not the Parisians' rebellion, but that of Lope de Aguirre, which took place on the Amazonas River, in 1559.

Key words: Sartre, Lope de Aguirre, *Critic of Dialectical Reason*, political philosophy, philosophy of history, groupe en fusion, rebellion, Pedro de Ursúa, Latin American philosophy.

1. INTRODUCTION¹

Dans la *Critique de la Raison dialectique*, Sartre crée des concepts qui permettent d'analyser certains aspects du pouvoir politique et de l'évolution qui mène vers la destruction d'un État et vers la création d'un autre. Ces concepts sont : le collectif, la série, le groupe, le serment, la terreur, l'organisation et le souverain (parmi d'autres), que Sartre développe au cours de son analyse de la dialectique de l'action révolutionnaire. Pour cela, il s'appuie sur l'histoire de la révolution française. Or, on peut se demander quelle est la portée de ces notions. C'est une question qui a deux aspects. Le premier est purement épistémologique et ne concerne que les études historiques. Le deuxième, c'est un aspect philosophique : si les concepts nommés ci-dessus se limitent au cas de la Révolution française, on serait en face à des concepts historiques et non pas, à proprement parler, en face à des catégories philosophiques. Dans ce cas, la *Critique de la Raison dialectique* serait un éclaircissement d'un cas politique français, et non pas un livre concernant la rationalité de l'histoire en tant que *praxis* de l'être humain, ni une *praxis* des révolutionnaires français. N'oublions pas que la philosophie sartrienne cherche des traits qui, tout en s'ancrant dans des faits individuels, soient en rapport avec une rationalité, non d'un phénomène historique singulier, mais avec la rationalité du mouvement historique lui-même. Le caractère philosophique de la *Critique de la Raison dialectique* tient, donc, au moins partiellement, au fait de prouver que le lien entre ces notions et la révolution française est dépassé par une historicité de plus longue haleine et portée. Dans cette histoire de longue portée, des notions telles que groupe en fusion, collectif, serment et d'autres semblables ne doivent pas être uniquement événementielles, mais catégorielles. Afin d'étudier ce sujet, nous analysons la révolte de Lope de Aguirre dans le fleuve Amazonas, en 1559. Notre travail n'est pas une exégèse de la *Critique de la Raison dialectique*, mais une tentative d'évaluation épisté-

1 Universidad de Santiago de Chile. Avec le support du Fondo Nacional de Investigación, Ciencia y Tecnología (Fondecyt), Chili, recherche numéro 1050300. Nous tenons à remercier Christine Trapon pour la correction du manuscrit français.

mologique de certains aspects de celle-ci. Cela nous oblige à faire, grâce au texte sartrien, l'exégèse d'un texte qui le précède de quatre siècles et qui raconte, non pas la rébellion du peuple parisien, mais une rébellion qui a eu lieu dans l'Amérique alors espagnole et portugaise.²

2. CHRONIQUE ET RÉVOLTE DE LOPE DE AGUIRRE

Nous examinons, donc, un cas historique du XVI^e siècle, tel qu'il est rapporté par la chronique intitulée *Jornada de Omagua y Dorado, crónica de Lope de Aguirre*³ (dorénavant *Jornada*). La *Jornada* est une chronique. La chronique, en tant que moyen d'expression est un genre littéraire très codifié dans le monde hispano-américain du XVI^e. Siècle. Cette chronique est, en plus, le moyen juridique par lequel deux soldats cherchent à s'innocenter devant l'Audiencia de Santo Domingo, le tribunal chargé de faire justice à la rébellion conduite par Lope de Aguirre. Pour ces raisons, il faut nécessairement considérer le récit de cette rébellion une *construction* littéraire. À la différence de la Révolution Française, les renseignements qu'on a de la rébellion de Lope de Aguirre viennent tous de la chronique⁴. Le cas est constitué grâce à l'écriture; les faits dont on parle ont été constitués par elle et nous n'avons aucun moyen de séparer le récit de ce qui s'est véritablement passé.

La *Jornada* décrit une expédition partie du Pérou l'année 1559 dans le but de découvrir et conquérir l'Eldorado, une terre mythique que les espagnols croyaient regorger d'or et qui devait être située dans les alentours du fleuve Amazonas. L'expédition, décidée entre le Vice-roi et Pedro d'Ursúa, qui la dirige avec le titre de « gouverneur », part du Pérou en 1559. L'expédition compte environ 250 espagnols, quelque 300 indiens et quelques esclaves noirs. Quelques mois après, il se produit une rébellion, planifiée par un soldat de 50 ans, Lope de Aguirre. Celui-ci et les révoltés tuent le gouverneur et désignent un nouveau chef : le jeune chevalier Fernando de Guzmán, qui devient *général*. Pourtant, Lope de Aguirre est le véritable maître dans l'ombre. Quelque mois plus tard il

2 Nous ne pouvons, dans un article, exposer *in extenso* les principaux concepts de la *Critique de la Raison dialectique* ni non plus le détail de la révolte de Lope de Aguirre. Nous supposons ceux-ci connus par le lecteur et nous nous limitons à citer et expliquer uniquement leurs traits fondamentaux.

3 V. Francisco, et A. Pedrarias; *Jornada de Omagua y Dorado; Crónica de Lope de Aguirre*. Miraguano Ediciones, collection Los Malos Tiempos, Madrid, 1986.

4 Il existent d'autres narrations sur cette révolte, mais elles sont toutes très brèves, ne concernent que certains aspects et, dans l'ensemble, elles confirment ce qui est rapporté par la chroniques dont nous nous servons ici.

fait promouvoir Guzmán au rang de Prince, pour le faire tuer en Mai 1560, deux mois après le couronnement. Dès lors, Lope devient le leader absolu de l'expédition. Ces événements sont, vaguement, connus (et idéalisés) par un public relativement large grâce au film *Aguirre, colère de Dieu*, de Werner Herzog. Pourtant, il faut remarquer que ce film est un film de fiction, qui mêle sciemment deux expéditions très différentes, celle d'Orellana (1541) et celle d'Ursúa (1559). Ici, nous nous en tenons au récit concernant Lope de Aguirre, telle qu'il est connu grâce à sa source principale, la *Jornada de Omagua y Dorado*, identifiée ci-dessus. Il ne s'agit pas d'un texte littéraire. L'original espagnol avère, souvent, une grammaire libre, des concordances mal faites et de passages où des lourdeurs se côtoient avec des réussites de style, que nous avons essayé de maintenir au moment de le traduire en français.

Revenons à la rébellion de Lope de Aguirre et regardons-la de plus près. En Décembre 1559, après trois mois de navigation sur le fleuve Amazonas ils s'arrêtent pour célébrer Noël, puis, le Nouvel An (à l'époque, l'Amazonas était appelé *Marañón*, d'où le nom « marañones » appliqué aux expéditionnaires). Or, il y a dans le campement plusieurs mécontents. Les conditions sont très dures et les soldats commencent à se rendre compte que l'Eldorado n'est qu'une chimère. De plus, le gouverneur voyage avec sa maîtresse et les expéditionnaires pensent que lui, en tant que représentant du roi, ne s'occupe pas suffisamment d'eux, comme il devrait le faire. Il y a aussi des soldats qui sont particulièrement mécontents, car ils ont été punis, dont un qui a été condamné à être rameur du radeau d'Inés, la maîtresse du gouverneur, après avoir essayé de désertir. Ce travail de presque forçat est considéré déshonorant par le soldat puni et par ses compagnons.

Entre Noël et le 31 Décembre 1559 quelques soldats parmi les mécontents, dont Lope de Aguirre, se réunissent secrètement, décident de tuer le gouverneur, de prendre le pouvoir, sous prétexte que celui-ci ne se serait pas suffisamment occupé de ses devoirs vis-à-vis de l'expédition, et de nommer général le jeune chevalier Fernando de Guzmán. Ils mettent leurs plans à exécution la nuit du 31 Décembre, sans s'heurter à d'autres obstacles qu'une faible garde d'Ursúa, qui est rapidement désarmée. Quand le reste des soldats du campement se réveille à cause des bruits, il est déjà trop tard et ils n'entendent que les voix des rebelles en déclarant qu'ils ont agi au nom du roi, car le gouverneur était trop faible pour bien conduire l'expédition.

3. INITIATIVE POLITIQUE ET AMORCE DU GROUPE EN FUSION : PREMIÈRE ASSEMBLÉE

Quelques heures après l'assassinat du gouverneur, le premier Janvier 1560, une assemblée a lieu. C'est la première après la révolte. A la fin de l'assemblée, les criminels et les soldats signent tous une déclaration selon laquelle ils ont agit au nom du roi. Ils ajoutent qu'ils ont décidé de continuer la tâche que le Vice-roi avait négociée avec le gouverneur Ursúa, c'est-à-dire la quête de l'Eldorado. Lope s'y oppose, prend la parole et essaie de convaincre les soldats. Selon la chronique de 1561 il aurait dit que:

« ...quelle folie et quelle sortisse était celle de tous ceux qui, ayant donné la mort à un gouverneur du roi, qui portait tous ses pouvoir et qui représentait sa personne, pensaient par cette voie s'acquitter de toute culpabilité ?, qu'ils avaient tous été des traîtres, et que, dans le cas où ils trouveraient de la terre, et que celle-ci serait meilleure que le Pérou, que le premier bachelier qui viendrait leur couperait la tête à tous : qu'il ne fallait pas penser ainsi, mais plutôt à vendre leurs vies avant qu'on ne les leur enlève »⁵.

Dans son discours, Lope introduit parmi ses compagnons deux notions : celle du danger commun et celle de leur capacité politique. Ils sont en danger ; or, il peuvent aussi échapper à ce danger. Comment? En prenant une initiative politique. Au lieu de se faire condamner, il vaudrait mieux se battre contre les troupes du roi. Lope essaie de faire voir aux soldats qu'ils sont tous en danger et qu'à cause de cela, ils ont intérêt à transformer leur manière d'agir. Il leur montre qu'ils ne peuvent continuer dans la situation où ils se trouvent, car avoir tué le gouverneur est déjà un crime puni par la mort. En revanche, parmi les soldats, il y a des partisans du gouverneur qui ont des doutes concernant la légalité des événements auxquels ils viennent d'assister. Ils ont encore l'espoir de se présenter isolément devant les tribunaux, de donner leurs propres explications et de s'innocenter de la mort du gouverneur, soit en accusant le petit groupe des criminels, soit en déclarant que le tuer a été nécessaire à cause de l'abandon que celui-ci avait fait de ses devoirs. La *praxis* des soldats apeurés est sérielle ; il s'a-

5 V. Francisco, et A. Pedrarias; *Jornada de Omagua y Dorado; Crónica de Lope de Aguirre*. Miraguano Ediciones, collection Los Malos Tiempos, Madrid, 1986, p. 44. Nous traduisons toutes les citations de la *Jornada de Omagua y Dorado*. L'original espagnol dit : «... qué locura y necesidad era aquella de todos que, habiendo muerto un Gobernador del rey, y que llevaba sus poderes y representaba su persona, pensaban por aquella vía quitarse de culpa ? que todos habían sido traidores, y que, dado el caso que hallesen la tierra, y que fuese mejor que el Pirú, que el primer bachiller que allá viniese les cortarían las cabezas a todos : que no pensasen tal, sino que todos vendiesen sus vidas antes que se las quitasen ...».

git de plusieurs *praxis* similaires, sans accord entre elles, et ce n'est pas le même qu'une *praxis* commune, comme celle des assassins.

Le danger de se faire couper la tête est réel ; c'est qui s'est passé lors des révoltes qui ont précédées celle que nous décrivons maintenant aussi bien au Pérou qu'au Panamá et tous les soldats le savent. Pourtant, Lope échoue et il ne parvient pas à les convaincre de rompre l'accord avec le Vice-roi, c'est-à-dire de rompre avec la Couronne. L'assemblée continue et les chefs rebelles octroient le titre de général au chevalier Fernando de Guzmán. Ils le font au nom du roi ; ce n'était pas une procédure courante, mais c'était la procédure normale lorsqu'il fallait remplacer un chef et qu'on n'était pas à même de consulter les autorités. La nomenclature est importante, car général veut dire chef militaire, subordonné au pouvoir politique. Il n'y a donc pas, en principe, usurpation des fonctions politiques : l'autorité royale et le devoir de faire aboutir les tâches décidées par le Vice-roi et le gouverneur Ursúa ne son pas modifiées et les expéditionnaires sont encore des sujets du roi Philippe II.

Ne pas obtenir l'appui de l'assemblée ne fait pas changer d'avis Lope, qui continue l'expédition, mais qui au lieu de chercher l'Eldorado souhaite retourner au Pérou et s'emparer du pays. Pour quoi le Pérou ? Parce que c'est le pays le plus riche d'Amérique du sud. À la différence de la quête inutile où ils se trouvent, le Pérou c'est l'Eldorado réel. S'emparer du pays est un acte qui situe les chefs de la révolte en opposition à l'ensemble du système de subordination politique au roi et en tension par rapport aux soldats. C'est, par ailleurs, la raison pour laquelle ils ne peuvent pas encore faire connaître leurs plans aux soldats, sauf Lope, qui ne craint pas de parler clairement. On voit ici la co-existence de deux manières de vivre les événements. La sérialité des soldats cohabite avec l'action du *groupe* des assassins, action fluide, violente et dirigée vers un seul but qui les constitue en tant que groupe. Regardons ce qui dit Sartre au sujet de la constitution du groupe. Il décrit un moment où, pendant la Révolution française, une partie de la foule se sent en danger d'être attaquée. Dans cette situation :

«On sait que jusqu'ici l'objectivité d'un acte apparaissait *aux Autres* ou se reflétait pour moi dans l'objet produit. Dans le groupe en fusion, le tiers est mon objectivité intériorisée. Je ne la saisis pas en lui comme Autre mais *comme mienne* . Or, la raison de cette nouvelle structure [...] réside justement dans les caractères fondamentaux de la médiation. Car le médiateur n'est pas un objet : c'est *une praxis*. [...] Et la réalité c'est que je tente d'intégrer ma *praxis* à la *praxis commune*, (c'est-à-dire au projet de contre-atta-

quer, par exemple). Cette *praxis* est immédiatement donnée comme le sens compréhensible du regroupement ...»⁶.

Or, c'est justement ce que Lope n'obtient pas, car les soldats voient en lui quelqu'un d'extérieur, quelqu'un d'étranger, un médiateur-objet et non pas une *praxis* commune comme médiation immédiatement donnée et partagée par tous. Le groupe d'assassins d'Ursúa, en revanche, se voit d'autant plus menacé qu'il ne parvient pas à convaincre les soldats ou qu'il ne parvient à les convaincre qu'à moitié. Le moteur de la transformation d'un collectif en groupe est, pour Sartre, « le danger »⁷.

Mais, on le sait, la tentative de Lope échoue et « l'échec de sa tentative renvoie l'individu à sa solitude et s'explique par sa relation négative aux tiers »⁸. Cette relation dépend, d'après Sartre, de la vie personnelle des agents historiques, ce qui octroie à chaque transformation du rassemblement en groupe « sa propre intelligibilité »⁹. Cette affirmation est très importante, car elle sert de base pour comprendre que l'intelligibilité de la révolte des *marañones* peut s'inspirer de celle proposée par Sartre par rapport à la Révolution française, mais elle ne doit pas ni l'imiter ni prétendre d'être une « application » de certains concepts : l'intelligibilité de deux moments historiques sera toujours singulière et s'il y a des concepts *philosophiques* qui permettent de comprendre les deux ce ne sera que dans la mesure où, tout en montrant leurs points communs, ils n'étouffent pas les différences.

Pendant les deux mois qui suivent (Janvier et Février 1560) la chronique ne décrit rien digne d'être mentionné. Pourtant, en Mars 1560 Lope propose à Guzmán de se faire élire général par une sorte de plébiscite, car lors de la mort d'Ursúa il a été désigné général par les assassins, sans aucune participation des soldats. Alors, Guzmán lui-même convoque une nouvelle assemblée et démissionne devant les soldats afin que ceux-ci se sentent libres de choisir leur nouveau chef. Quelques instants après, les plus fidèles de ses officiers (qui ont aussi démissionné), déclarent aux soldats qu'ils veulent élire Guzmán général. Il est immédiatement confirmé dans ses fonctions. Réinstallé au pouvoir, il propose un serment en disant aux soldats (ainsi qu'il est cité dans la chronique) :

«... que chacun donnât son avis et sans aucune crainte ; que celui qui voulût continuer la guerre du Pérou, dans laquelle lui et ses amis étaient déterminés, il avait à signer et jurer de la continuer, et obéir leur Général et capi-

6 J.-P. Sartre, *Critique de la Raison dialectique*, Gallimard, Paris, 1960, 406. Dorénavant CRD.

7 CRD 384.

8 CRD 414.

9 CRD 414.

taines en ce qu'on leur commandât [...]. Tous dans le campement, et quelques uns, pour ne pas pouvoir faire autrement, par la crainte qu'ils avaient de se faire tuer, ont signé et ont juré la guerre du Pérou [...] Un jour après [les officiers...], la messe finie, le dit clerc a fait jurer tous ces officiers, très solennellement sur un autel consacré et un livre des Evangiles, sur lequel ils ont mis leur mains et ils ont juré qu'il s'aideraient et se favoriseraient les uns les autres et qu'ils seraient unanimes [...] sous peine que celui qui cela ne fit et le cassât [le serment] ne pût être absous sans aller à Rome. »¹⁰

Aujourd'hui on ne possède aucun moyen de savoir si la description de l'attitude des soldats est due au fait que les auteurs de la chronique veulent s'innocenter au moyen de celle-ci, si l'attitude des soldats est due véritablement à la peur ou au fait qu'ils aboutissent à la *praxis* commun du groupe en fusion. Il est presque certain que certains soldats ont dû faire la transition de l'intériorité (apeurés par la justice royale) vers l'extériorité de la *praxis* des révoltés, en justifiant leur attitude et surtout en se justifiant par sa *praxis*, comme Sartre caractérise le groupe en fusion¹¹. C'est que le danger auquel font face les soldats dans le fleuve Amazonas ne consiste pas uniquement au manque de denrées ; outre la famine, ils savent qu'ils devront donner des explications à la justice du roi. Ils ne peuvent faire face à ce danger que par la transformation de leurs *praxis* isolées en une *praxis* commune ; isolés, ils ne pourront rien contre elle, contre « le premier bachelier » qui viendra. C'est ce que, au moins, Lope veut faire croire à tous.

Or, c'est une situation labile. Lope reste toujours un peu extérieur aux soldats, car les soldats installent le général Guzmán en tant que médiateur, de sorte que la transition de l'intérieur vers l'extérieur au moyen de la *praxis* n'a pas dû être totalement spontanée et, par conséquent, n'a pas dû se réaliser comme le demanderait une définition stricte de « groupe en fusion ». Élire un général c'est une *praxis* commune, mais limitée dans ses buts et dans sa durée. Ils n'accèdent pas, pour l'instant, à une *praxis* qui se rétotalise de manière continue et il se peut qu'au moins certains des soldats aient élu le général, soit par peur de Lope, soit afin de ne pas avoir à choisir leur propre *praxis* dans le futur et placer la responsabilité de leur destin dans un chef extérieur. Le groupe d'assassins, en revan-

10 *Jornada*, 49. «... que cada uno dijese su parecer, y sin ningún temor ; que el que quisiese seguir la guerra del Pirú, en que él y sus compañeros estaban determinados, había de firmar y jurar de la seguir, y obedecer a su General y capitanes en lo que se les mandase [...] Todos los del campo, y algunos, a más no poder, por temor que tenían que no los matasen, firmaron y juraron la guerra del Pirú [...] Otro día después [los oficiales], acabada la misa, el dicho clérigo les tomó a todos estos Oficiales juramento muy solemne sobre un ara consagrada y un libro de los Evangelios, en que pusieron sus manos y juraron que unos a otros se ayudarían y favorecerían y serían unánimes [...] a pena que el que esto no hiciese y lo quebrantase, no pudiese ser absuelto sin ir a Roma. »

11 CRD 407.

che, comme on le verra plus loin, éprouve le besoin de se ressaisir et de se confirmer à mesure qu'ils font face à un danger de plus en plus grand.

Cette labilité veut aussi dire que le mouvement qui transforme le collectif des *marañones* n'est ni linéaire ni ne va dans le sens d'une progression. On a déjà vu que l'existence en tant que collectif vécu par les soldats cohabite pendant les trois premiers mois de 1560 avec l'existence en tant que groupe vécue par les assassins. Ainsi que l'écrit Sartre, il n'y pas de séquence linéaire ni de transfert direct entre le collectif et le groupe. La rationalité ou rationalisation de l'histoire révolutionnaire de 1789 décrite par Sartre, tout en étant dialectique, ne le mène pas à proposer une rationalité hégélienne : le collectif et le groupe peuvent être réversibles et l'on ne peut pas fixer le moment initial afin de dire lequel a précédé l'autre : « Qui pourrait affirmer que le collectif a précédé le groupe ? Aucune hypothèse ne peut être avancée à ce sujet ; pour mieux dire [...] aucune n'a de sens... »¹². Dans le campement les deux formes d'existence ont lieu, mais aussi, parfois, au sein de chacun des deux sous groupements qui cohabitent dans l'expédition. Comment cela se produit-il ?

Lope double le danger d'une justice royale, lointaine, par la menace présente et immédiate constituée par lui-même et sa capacité d'imposer ses propres avis et décisions au nouveau général, car en plus d'être devenu *maese de campo*¹³, il a fait exécuter quatre soldats loyaux à Ursúa après la mort de celui-ci. C'est pourquoi le reste des soldats n'ose pas défier Lope et ils ne parviennent ni ne parviendront jamais à devenir, vis-à-vis de lui, un groupe un fusion dans le sens strict du terme sartrien. Pour la compréhension des événement de l'Amazonas et, peut-être, aussi, des catégories sartriennes, il est important de ne pas s'en tenir à un sens rigide des notions de collectif et de groupe. Le groupe de la Révolution française ne peut être identifié avec le groupe des *marañones*, mais on peut mieux comprendre la rationalité de la *praxis* des hommes de 1789 au moyen de la compréhension de la *praxis* de ceux de 1550, ce qui demande de la flexibilité et même un élargissement de certaines notions de la *Critique de la Raison dialectique*. Lors des événements de l'Amazonas, le groupe en fusion et le collectif se mêlent et, parfois, peuvent subsister synchroniquement dans le même ensemble de personnes. Les mêmes soldats qui peuvent acquérir certains traits de groupe lors de l'élection de Guzmán, deviennent collectif par rapport à Lope. Celui-ci leur a donné, en même temps, le courage et la peur ; Lope vole la *praxis* commune qu'il a contribué à créer au moyen d'une procédée efficace qui les séduit et qui en même temps les terrifié. Le danger de la couronne, présenté et amplifié par le discours de Lope aux soldats, fait que ceux-ci voient leur situation comme une impossibilité à vivre tant qu'ils ne modifient pas leur vie.

Lope excite la peur extérieure et, grâce à cela, est le moteur de la transformation du mode de vie des soldats, sinon en groupe en fusion dans le sens strict du terme, au moins en groupe de rebelles. Ils sont donc prêts, grâce à Lope, à promouvoir Guzmán au poste de général, élu. Ainsi, les soldats commencent à devenir responsables d'une initiative qui, au début, ne concernait qu'un petit groupe d'assassins, en fusion.

4. LE SERMENT ET LA FRATERNITÉ : DEUXIÈME ASSEMBLÉE

Examinons, maintenant, d'autres aspects de la deuxième assemblée. On a vu qu'après se faire élire général, Guzmán propose un serment. Les soldats doivent « *firmar y jurar* » (signer et jurer) qu'ils continueront la conquête du Pérou et qu'ils lui obéiront, mais, on sait que quelques uns d'entre eux ont juré uniquement par peur de se faire tuer. De leur côté, on a aussi vu qu'un jour après les officiers renouvellent leur serment, d'une manière solennelle et, à la différence des soldats, ils jurent, aussi, « *que unos a otros se ayudarían y favorecerían y serían unánimes* » (qu'il s'aideraient et se favoriseraient les uns les autres et qu'ils seraient unanimes). Le mot « *jurar* » (jurer) d'alors a la même signification qu'aujourd'hui en espagnol et en français. Sartre précise le sens philosophique de ce mot, mais ce sens s'appuie sur le sens courant du terme. Pour Sartre, le serment provient d'une crainte concernant une dispersion future :

«... cette tension dans la survivance manifeste pour chaque tiers le double danger qui menace le groupe : se résumer dans une synthèse passive du champ pratico-inerte [...] se dissoudre dans un nouveau rassemblement sériel. La tension, vécue par le tiers, est précisément la prise de conscience, dans la mesure même où elle découvre *le groupe en danger* et où elle se dépasse : en se découvrant, vers une fin nouvelle, c'est-à-dire vers la conservation du groupe comme unité pratique et libre contre ce double danger [...] Le groupe devient en chacun l'objectif commun : il faut sauver sa permanence. »¹⁴

« Lorsque la liberté se fait *praxis* commune pour fonder la permanence du groupe en produisant par elle-même et dans la réciprocité médiée sa pro-

13 Le lundemain de l'assassinat de Ursúa, Lope est nommé « *maese de campo* » par Guzmán, qui vient d'être nommé général par le même groupe. C'est difficile de cerner précisément la sens du mot « *maese de campo* ». Le glossaire de l'Institut Cervantes le définit comme : « Juez o árbitro entre los contendientes de un duelo. Jefe de un tercio ». Dans le cas qui nous occupe, c'est à peu près le chef militaire (et non politique) de l'expédition. Cf. www.cervantes.es/internet/gab/biografia_cervantes/glosario/htmlssss/htm/2206.htm.

14 CRD 437.

pre inertie, ce nouveau statut s'appelle *le serment* [...] Le serment est réciprocité médiée [...] Mais il faut se garder de le confondre avec un *contrat social*. Il ne s'agit nullement ici de chercher un fondement quelconque à telle ou telle société [...] mais de montrer le passage nécessaire d'une forme immédiate, mais en danger de se dissoudre, à une forme du groupe réflexive, mais permanente. »¹⁵

« La conduite de serment consiste donc à présenter librement dans l'avenir la dispersion du groupe comme impossibilité inerte (comme négation permanente de certaines possibilités) [...] Or, ce qu'il faut noter c'est que dans le milieu *du même*, le tiers craint la dissolution dispersive *autant dans l'autre tiers qu'en lui-même...* ».¹⁶

La citation est longue, mais justifiée, car elle est claire. Dans le cas qui nous occupe, les officiers prêtent un serment réciproque quelques jours après la deuxième assemblée et ils jurent de s'aider les uns aux autres. Or, comme nous avons lu dans la citation de Sartre, ni l'engagement des soldats ni le serment des officiers n'est à vraiment parler le fondement d'une société. On verra le véritable fondement de la société des *marañones* quelques paragraphes plus loin.

Le serment vise à « à présenter librement dans l'avenir la dispersion du groupe comme impossibilité inerte », car il s'agit, aussi bien dans la deuxième assemblée de soldats que dans la confirmation du serment fait par les officiers de : 1) écarter ceux qui risquent de se séparer du groupe en leur donnant la possibilité (irréalisable) de ne pas prêter serment, et : 2) une fois que ceux-ci sont écartés (théoriquement), les soldats qui restent « *ont signé et ont juré la guerre du Pérou* » ; et 3) les officiers resserrent les liens entre eux et ils ne promettent pas uniquement de continuer la guerre ensemble, mais « *qu'il s'aideraient et se favoriseraient les uns les autres et qu'ils seraient unanimes* ». La fraternité à peine amorcée par l'engagement des soldats vis-à-vis de Guzmán, acquiert toute son ampleur chez les officiers qui deviennent fraternité. La fraternité, telle qu'elle est définie par Sartre :

«... c'est le droit de tous à travers chacun sur chacun [...] elle est la violence même en tant que celle-ci s'affirme comme lien d'immanence à travers les réciprocités positives. Par là nous devons entendre que la puissance pratique du lien de fraternité n'est pas autre chose (dans l'immanence) que la libre transformation par chacun, pour soi et pour l'autre tiers, du groupe-enfusion en groupe de contrainte [...] Le traître n'est pas retranché du groupe [...] il demeure membre du groupe en tant que celui-ci -menacé par la trahi-

15 CRD 439.

16 CRD 440.

son— se reconstitue en anéantissant le coupable c'est-à-dire en déchargeant sur lui *toute sa violence*. »¹⁷.

Revenons au serment des officiers et relisons la phrase afin de voir comment ils évoluent, grâce au serment, vers une fraternité. Les officiers «... ils ont juré qu'il s'aideraient et se favoriseraient les uns les autres et qu'ils seraient unanimes [...] sous peine que celui qui cela ne fisse et le cassasse [le serment] ne pût être absous sans aller à Rome... » (*Jornada*, 49). Autrement dit, uniquement le Pape, le pouvoir le plus grand et légitime qui existe à l'époque, le seul qu'ils respectent ou fassent semblant de respecter encore, pourrait absoudre un officier d'une faute contre la fraternité qui vient de naître. Que'est-ce que cela peut vouloir dire, sinon que la faute est impossible à pardonner et que, pourtant, elle doit être châtiée avec la rigueur maximale ? Cette rigueur est une contrainte qui oblige chacun des officiers à un certain comportement et qui ne lui permet pas de fuir, même lorsque, plusieurs mois après, affaiblis, ils seront face à une armée royale qui offrira « *merced* » (merci) à ceux qui abandonnent Lope. Ils savent qu'une situation semblable peut se produire ; cela a été le cas lors d'autres révoltes, comme celle de Pizarro, révolte dans laquelle ils est possible que quelques-uns des *marañones* aient participé avant de s'engager dans l'expédition d'Ursúa.

Du point de vu de la concordance de temps grammaticale —point de vu très important dès lors que pratiquement la seule information sur Lope vient d'une chronique—, la premier partie du serment (jusqu'à « *unánimes* ») est conjuguée au temps conditionnel de l'espagnol, avec la structure *dijo que + condicional* (il a dit que + conditionnel) ce qui ne soulève aucun doute sur les rapports temporels et qu'on utilise dans le discours libre indirect. Le discours rapporté par la chronique parle d'une action qui a eu lieu dans un temps qui se situe entre le moment du rapport écrit (1561) et celui du serment (mars 1560):

Temps 1	Temps 2	Temps 3 (rapport historique)
Quelqu'un dit →	Que + conditionnel →	quelqu'un a dit que

La deuxième partie du serment est conjuguée au subjonctif (*hiciese, quebrantase*), car c'est le temps exigé en espagnol lorsqu'on exprime une menace, châtiment ou une crainte dans le futur. Les deux structures confirment que le groupe jure afin de se protéger contre les dangers futurs, dans ce cas intérieurs (risque de trahison). La constitution du groupe est elle-même une protection contre l'extérieur, mais cette protection ne pourrait durer que dans la mesure où la

17 CRD 454.

structure interne du groupe se protégerait, parallèlement, contre les risques de fissures intérieures. Cela confirme le fait que le serment des officiers porte sur l'avenir plus que sur leur complicité passée lors de l'assassinat d'Ursúa. Ils se solidarisent avec leur crime passé, solidarité qui empêche de se rendre à la justice royal afin d'obtenir merci.

5. FONDATION D'UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ : TROISIÈME ASSEMBLÉE.

Quelques jours après le serment des officiers (toujours en Mars 1560), Lope décide de convoquer une troisième assemblée, cette fois-ci devant la hutte du général Guzmán, apparemment sans l'avoir avoir prévenu. Il offre aux soldats, d'abord, de renoncer à leur engagement de faire la guerre. Quand ils confirment leur désir de continuer dans les rangs, il propose d'élever Guzmán au rang de Prince. Il aurait dit :

« Si quelqu'un parmi vos grâces, de ceux qui l'autre jour signèrent, le regrette, dites -le sans aucune crainte » [...] Et après cela « qu'afin que la guerre porte un fondement meilleur et plus d'autorité, il était convenable qu'ils fissent et eussent en tant que leur Prince Don Fernando de Guzmán à partir dès lors, et que pour cela faire il faudrait qu'ils se dénaturalisassent des royaumes de l'Espagne et niassent la vassalité qu'il devaient au roi Don Philippe [...] et que lui, il élisait et tenait pour Prince et roi naturel Don Fernando de Guzmán [...] et qu'ils fissent tous de même »...¹⁸.

C'est lors de cette troisième assemblée qu'a lieu la fondation d'un contrat social, car c'est un véritable pacte de soumission au Prince, tel que l'exige par le droit traditionnel espagnol et qui est, aussi, la base de la notion féodal de liberté et d'obligation politique. La promotion de Guzmán au poste de général, tout en étant une rébellion, n'était pas la fondation politique d'une nouvel état, de même que ne l'était pas non plus le serment de ceux qui participent à la révolte. Le contrat social n'est ni un serment ni une rébellion, quoique la plupart des fois il la demande. C'est pourquoi Sartre a raison de séparer le serment de la fondation de la société, comme on a récemment vu, malgré le fait que, dans la *Critique de*

18 Jornada, 50. «... " si alguno de vuestras mercedes, de los que el otro día firmaron, se han arrepentido, díganlo sin temor alguno " [Y tras esto dijo] " que para que la guerra llevase mejor fundamento y más autoridad, convenía que hiciesen y tuviesen por su Príncipe a D. Fernando de Guzmán desde entonces, para le coronar por Rey en llegando al Pirú, y que para hacer esto era menester que se desnaturasen de los reinos de España, y negasen el vasallaje que debían al rey D. Felipe [...] y que elegía y tenía por Príncipe y rey natural a D. Fernando de Guzmán [...] y que todos hiciesen lo mismo " ».

la *Raison dialectique*, cette différence n'est guère expliquée. Sartre perçoit la différence, mais la Révolution Française ne se prête peut-être pas à l'éclaircir avec la richesse et subtilité de la rébellion des *marañones*.

Lors de la troisième assemblée, Guzmán prend le titre de *Príncipe de Tierra Firme y Peru y Gobernador de Chile* (Prince de Terre Ferme et du Pérou et Gouverneur du Chili). Ainsi, les soldats deviennent –ils déloyaux au roi Felipe II, crime de lèse-majesté puni par la mort, mort à laquelle ils ne peuvent échapper que par la transformation de leur manière de vivre et, surtout, de leur manière de vivre l'action, c'est-à-dire, par l'acquisition d'une *praxis* commune. Apparemment, avec la dénaturalisation, Lope a obtenu ce qu'il cherchait : les soldats rompent la sérialité qu'impliquait l'espoir de rester sans *praxis* commune et de se faire pardonner par les autorités.

Cette description est cohérente avec le fait que dans la *Critique de la Raison dialectique* Sartre définit le groupe par le rapport à un danger extérieur. Jusqu'à la transformation du général Guzmán en Prince don Fernando de Guzmán, les soldats restaient dans une situation où coexistaient certains traits de sérialité et certains traits du groupe. Avec la soumission au Prince Guzmán, ils transforment la peur de comparution passive et isolée de chacun devant la justice du roi en une opposition commune contre celui-ci. Du point de vue philosophique, nous sommes devant une situation souvent décrite par des auteurs classiques (passage d'une sorte d'état naturel, sans chef, à la soumission à un pouvoir élu, bien qu'absolu). Mais, peut-on parler de la naissance du groupe chez les soldats ?

Comme lors de l'élection du général Guzmán, la situation reste ambiguë. L'élévation de Guzmán au rang de Prince marque le succès de Lope dans ses efforts pour resserrer les liens de tous avec une seule *praxis* partagée : s'emparer du Pérou. Mais, en même temps, Lope reste extérieur à eux. Il leur donne un Prince, mais ce ne sont pas eux-mêmes qui se le donnent et même Guzmán participe à moitié forcé à son couronnement. Le chroniqueur, qui pourtant ne se montre pas condescend envers Guzmán, déclare que Lope aurait agi « ... *según dijeron algunos, sin comunicarlo con él, ni él ser sabidor de ello...* »¹⁹ (« d'après quelques-uns, sans le lui communiquer, et sans qu'il ait été au courant »).

Don Fernando de Guzmán n'est qu'un Prince de pacotille, pacotille encore plus accentuée à cause de du fait qu'il se fait entourer d'ostentation. De plus, il ne survit pas longtemps en tant que détenteur du trône. Le 22 Mai 1560 il est tué par Lope de Aguirre et ses partisans les plus proches, qui voient en lui un obstacle pour s'emparer du Pérou. Leur plan consiste à arriver à l'Océan Atlantique, naviguer vers le Venezuela, pénétrer dans les terres et continuer à

19 *Jornada*, 50.

ped vers le sud, par les vallées des Andes jusqu'au Pérou, à travers la Colombie. À partir de la mort du Prince Guzmán, Lope devient détenteur incontesté du pouvoir. Or, Lope doit s'assurer que personne ne déserte ni n'affaiblisse ses forces. Vivant dans l'isolement du fleuve, il n'y guère de risques extérieurs immédiats, mais le même isolement, les maladies, la famine, les indigènes et, surtout, la désertion constituent de risques intérieurs qui sont beaucoup plus difficiles à contrecarrer. Dans ces conditions, Lope et ceux qui le suivent considèrent que tout et tous doivent se consacrer à une seule tâche.

Le « droit de tous à travers chacun sur chacun » suppose une certaine égalité. Or, c'est justement qu'à partir du moment où Lope prend le pouvoir directement que les hiérarchies créées par la couronne espagnole, puis par le roi Guzmán, sont complètement abolies. La fraternité des *marañones* n'est pas seulement un droit de tous à travers chacun, mais c'est aussi l'établissement d'une égalité totale et radicale, une sorte de démocratie à outrance, mais sans le contrôle du droit et sans l'unité spontanée du collectif au moment où il évolue vers sa transformation vers un groupe en fusion. Or, puisque ce droit sur chacun est un droit sans limite, est en même temps l'élimination du droit. Le droit illimité devient nul et rejoint l'arbitraire pur. Dans la mesure où tout un chacun est soumis au droit total de tous, chacun est aussi dépouillé des tous les droits. C'est tout-à-fait naturel que la terreur soit la conséquence de la fraternité dans une condition de risque accru, où le risque rend convenable de s'écarter de la « fusion » et de reprendre une action individuelle. Par ailleurs, dès l'assassinat d'Ursúa, il se produit une oscillation du risque, qui dépend de l'accélération et du ralentissement des rythmes de la révolte, laquelle est, à son tour, très influencée par les décisions imprévisibles de Lope.

D'après la chronique, après la mort de leur Prince, les hommes se consacrent effectivement aux tâches proposées par Lope et personne n'essaie de s'y opposer. L'amorce de fusion qui s'est produite lors de l'élection du général Guzmán, se dissout après la mort de celui-ci. Pour Lope et pour quelques officiers les soldats deviennent une sorte d'outil au moyen de la terreur. Celle-ci est aussi exercée contre les officiers qui ont participé au doublement du serment. Ceux-ci, de groupe en fusion lors de la planification de l'assassinat se transforment en fraternité, mais c'est une fraternité qui permet l'existence d'un membre qui lui est toujours étranger : Lope. Soldats et officiers entrent dans une situation où tous sont un instrument pour faire aboutir leur visée commune et où les sacrifices personnels ne comptent pas. Face à cette tâche, ils sont tous égaux, peu importe la hiérarchie dans le campement car ils deviennent, pour Lope, matière et une objectivité pures. L'existence de chacun d'entre eux ne compte que dans la mesure où ils sont disponibles pour la tâche que le tempérament toujours changeant de celui-ci leur assigne. La *praxis* de conquête justifie, remplit et surtout anéantit leur existence.

6. LOPE PREND LE POUVOIR : LA TERREUR SANS MÉDIATION POLITIQUE

À partir de la disparition du Prince Guzmán Lope impose l'obligation de poursuivre tous le même but, sous menace d'une violence qui ne vient plus de l'extérieur. Il n'y plus de place pour des délibérations ou pour des assemblées, même si celles-ci sont des parodies des véritables délibérations. C'est la terreur. Celui qui refuserait d'y participer, serait suspect. Sartre écrit :

« L'invention de la Terreur comme contre-violence engendrée par le groupe lui-même et appliquée par les individus communs sur chaque agent particulier (en tant qu'il comporte en lui-même un danger de sérialité) est donc l'utilisation de la force commune, jusque-là engagée contre l'adversaire, pour le remaniement du groupe lui-même. Et toutes les conduites intérieures des individus communs (fraternité, amour, amitié aussi bien que colère et lynchage) tirent leur terrible puissance de la Terreur même. »²⁰

«... elle [la terreur] se manifeste aux individus sur la *soumission totale de la matière* (désagrégée ou traversée de rayons ou directement modifiée, sans travail, par la simple volonté souveraine) mais comme hétérogénéité, c'est-à-dire comme indépassable négation de leurs possibilités. En ce sens, son *pouvoir* a pour structure fondamentale ces possibilités niées en chacun, comme inertie de chaque liberté. »²¹

La nouvelle société fondée avec le couronnement de Guzmán est dissoute par les exigences terrifiantes de la fraternité, qui, dans le campement, prend la forme de délation et d'arbitraire totale de Lope vis-à-vis des soldats. Il tue ceux qu'il pense être trop « tièdes » pour la guerre, mais aussi « ... un certain Orellana, qui était capitaine de la munition, parce qu'il n'était pas bien avec lui et parce qu'on disait qu'il s'était soûlé le jour où ils sont entrés dans l'île de la Marguerite ... »²².

C'est que la terreur s'enchaîne avec ce que Sartre appelle le souverain. L'organisation surgit du serment²³ et implique une division et partage de tâches qui, dans le cas qui nous occupe, reste au deuxième plan sous l'égalité à outrance qu'établit Lope après la mort de Guzmán. Or, avec la prise de pouvoir de la

20 CRD 455.

21 CRD 457

22 Jornada, 80. « ...a un Enriquez de Orellana, que era Capitán de la munición, porque estaba mal con él, y porque decían que se había emborrachado el día que entraron a la isla [de Margarita] ... » .

23 CRD 562.

part de Lope, surgit la figure du tiers régulateur et du souverain dans le campement. Le tiers régulateur conserve un rapport de :

«... immanence-transcendance au groupe dont il fait partie [...] or, la structure de l'acte régulateur est complexe : c'est, en un sens, une affirmation limitée de souveraineté. Par souveraineté, en effet, j'entends le pouvoir pratique absolu de l'organisme dialectique, c'est-à-dire sa pure et simple *praxis* comme synthèse en cours de toute multiplicité donnée dans son champ pratique [...] Je l'appelle souveraineté parce qu'il n'est rien d'autre que la liberté même en tant que projet dépassant et unifiant les circonstances matérielles [...] Or, l'acte régulateur est, à première vue, quelque chose de semblable à l'exercice d'une souveraineté absolue et totale [...] Mais si l'exercice de la souveraineté était plénier, il faudrait que le souverain fût extérieur au groupe et qu'il le totalisât comme totalité-objet dans son champ pratique. »²⁴.

Après la mort de Guzmán surgit, plus qu'une institution impersonnelle, une autorité personnelle et infinie: Lope. Il incarne la fidélité à la conquête du Pérou et au défi contre Philippe II ; il est l'engagement de tous et le serment des officiers. Mais, en même temps, il dégrade le groupe, il le fige et le transcende du hors. Lope, est l'homme par rapport auquel « toute proposition est « divisionniste »²⁵. L'unité du groupe, même dans sa partie à peine amorcée, vient maintenant de l'extérieur, d'un extérieur absolu qui décide quand et comment quelqu'un se dévie du but. Or, l'institution qui se crée lors des premiers moments de la révolte des *marañones* partage des traits d'intériorité (le serment des officiers et l'engagement des soldats lors de la deuxième assemblée) et d'extériorité (la peur et les désertions augmentent au fur et à mesure que les troupes royales s'approchent²⁶). « L'unité de l'institution –écrit Sartre– c'est l'unité de l'altérité en tant qu'elle s'est introduite dans le groupe et que le groupe l'utilise pour remplacer son unité absente. Mais son rapport à chacun est d'intériorité quoiqu'elle puisse se définir comme la *praxis* en extériorité : elle détermine, en effet, chacun en inertie et en obligation pratique »²⁷. Chez les *marañones*, l'institution acquiert un caractère labile dans laquelle extériorité et intériorité cohabitent aussi bien chez les soldats que chez les officiers. Quelques soldats ont, parfois, du pouvoir sur les

²⁴ CRD 563-564.

²⁵ CRD 582.

²⁶ « *Partido ya el tirano de la Valencia, como habemos dicho, y caminando para Barchicimeto, en el camino se le huyeron ocho o diez soldados* ». *Jornada*, 126. Plus loin : « *Algunos soldados de los que en el campo del tirano estaban, deseosos de servir a Su Majestad, y de pasarse a su campo, no tuvieron coyuntura para lo poder hacer* ». Cette description correspond à des événements qui ont lieu environ deux semaines avant la confrontation finale avec les troupes royales, qui a eut lieu le 27/10/1561.

²⁷ CRD 584.

autres (délations), quelques officiers font arrêter ou tuent d'autres officiers et, parfois, Lope agit contre certains soldats ou certains officiers en créant une extériorité que lui-même avait niée en participant au serment des officiers.

Cette unité extérieure donne lieu à une nouvelle transformation du groupe. L'institution du général, puis du Prince Guzmán évolue vers l'autoritarisme à outrance incarnée par Lope. Cela se produit par étapes. On constate l'amorce de l'autorité extérieure et souveraine de Lope dès la deuxième assemblée, quand il propose de faire élire Guzmán général ; et on constate la manifestation éclatante de cette autorité lorsqu'il fait promouvoir Guzmán Prince ; et, finalement, Lope devient autorité souveraine avec la mort de Guzmán (Mai 1522). Or, qu'est-ce que l'autorité ? D'après Sartre,

« A partir du moment où un tiers régulateur (ou un sous-groupe de tiers régulateur) est titulaire assermenté de la régulation comme fonction organisée et lorsque ce même tiers reçoit et concentre la violence interne du groupe comme pouvoir d'imposer sa régulation, la quasi-souveraineté tournante de chacun s'immobilise et devient l'autorité comme relation spécifique d'un seul à tous [...] dans la mesure où celui-ci [le groupe organisé] est vivant, donc en remaniement perpétuel, elle est elle-même mouvante et passe de l'un à l'autre, selon les exigences de la situation. L'autorité ne se manifeste dans son développement qu'au niveau des institutions : il faut des institutions, c'est-à-dire une renaissance de la sérialité et de l'impuissance, pour consacrer le Pouvoir [...] en d'autres termes, l'autorité repose nécessairement sur l'inertie et la sérialité, en tant qu'elle est Pouvoir constitué... »²⁸.

C'est l'inertie des soldats, incapables de s'opposer à Lope, qui permet à celui-ci d'avoir de l'autorité. Or, revenons sur fait de savoir s'il incarne, de plus, une institution. Lope devient l'individu non dépassable dont parle Sartre plus loin (CRD 591) et il est certain qu'il s'empare de l'autorité totale. Pourtant, dans le cas français, qui sert de base à Sartre, la souveraineté et l'autorité sont liées à des institutions, révolutionnaires, certes, mais des institutions qui survivent au delà des personnes qui les incarnent. Lors de la Révolution française, le pouvoir révolutionnaire est institutionnalisé ; celui-ci précède et succède à Robespierre, qui concentre un pouvoir déjà existant. La fin de la terreur coïncide avec la fin de Robespierre, mais la terreur est plus une manière d'agir dans la désespération qu'une institution nécessaire au long terme. Par ailleurs, Robespierre meurt sans perdre confiance en la révolution dans laquelle il a participé, ce qui n'est pas le cas de Lope. Celui-ci ne parle ni au nom d'une république, ni au nom d'une assemblée législative ni au nom d'une patrie ou de la vertu. Trois jours avant sa mort, sachant qu'il serait vaincu, Lope dit : « Si j'ai de mourir déglingué dans cette

gouvernasson de Venezuela, je ne crois ni en la foi de Dieu, ni en la secte de Mahomet, ni en les gentils, et j'ai qu'il n'y a que à naître et qu'à mourir »²⁹. Il exerce la terreur, mais celle-ci n'est pas une inflexion d'un pouvoir révolutionnaire préexistant, car Lope a toujours été dans le cœur du pouvoir des autres grâce à la terreur ; c'est celle-là, probablement, une des sources de sa puissance. Ce qui change c'est que lorsqu'il fait tuer le Prince Guzmán, le lien entre lui et les soldats et entre lui et les officiers cesse d'être médié par une pseudo-institution politique. Cela rend Lope encore plus puissant et terrifiant, car il n'y a pas de médiation ni d'intermédiaire ni d'institution qui puisse modérer l'emprise de sa volonté sur ses actes. La dernière amorce de médiation/institution politique, ridicule, certes, qui existait chez les *marañones*, a été celle du Prince Guzmán. Après Guzmán, Lope gouverne sans aucune médiation et avec autorité totale. La preuve en est que Lope ne s'octroie aucun titre et, si les auteurs de la chronique l'appellent « tyran », on peut supposer que les soldats ont dû l'appeler simplement « Lope » ou, tout au plus, général.

Nous considérons que la progression : *groupe en fusion-serment-terreur* ne se prolonge pas, chez les *marañones*, vers l'institution ni vers le souverain décrit par Sartre. Lope n'est pas ce souverain-ci, ni non plus celui décrit dans la philosophie plus traditionnelle de Jean Bodin³⁰. Lope ne parvient pas à devenir souverain, car il ne crée aucune république. L'exercice d'une certaine souveraineté par Lope est plénière dans l'Amazonas, mais c'est son arbitraire qui le situe hors du groupe et empêche d'identifier cette souveraineté avec la sartrienne. La souveraineté constituée dans l'Amazonas totalise le groupe comme objet d'une volonté, celle de Lope, à laquelle sont soumis même les intérêts militaires (parfois ses changements d'humeur lui font décimer ses propres hommes, alors qu'il a besoin d'eux militairement). Lope devient le tiers régulateur, non plus pour régler les conflits à l'intérieur du groupe, mais pour mesurer, de manière absolue, la fidélité à l'entreprise de conquête du Pérou. Mais ce projet de conquête (qui est une conjuration contre le pouvoir espagnol établi à Lima), cesse d'être partagé à partir de la mort de Guzmán et devient un projet privé. C'est la conquête de Lope, la conquête qu'il impose, par la terreur, à un groupe devenu objet d'une

29 *Jornada*, 147. « Si yo tengo que morir desbaratado en esta Gobernación de Venezuela, ni creo en la fe de Dios, ni en la secta de Mahoma, ni Lutero, ni gentilidad, y tengo que no hay más que nacer y morir ».

30 « Toute république, tout corps et collège, et tout ménage se gouverne par commandement et obéissance quand la liberté naturelle, qu'un chacun a de vivre à son plaisir, est rangée sous la puissance d'autrui. Et toute puissance de commander à autrui est publique ou particulière: la puissance publique gît au souverain qui donne la loi, ou en la personne des magistrats [...] le commandement particulier est aux chefs de ménages », écrit Jean Bodin dans *Les six livres de la république*. J. Bodin, abrégé du texte de l'édition de Paris de 1583, Edition et présentation de Gérard Mairet; Librairie Générale française, Paris.

volonté transcendante et qui, pour cela même, perd les traits, uniquement quelques traits, de groupe en fusion qu'il avait auparavant.

Quand, finalement, en Octobre 1561, les *marañones* sont en face des troupes royales, la plupart des soldats accepte l'offre de pardon que celles-ci proposent et Lope reste accompagné uniquement par une dizaine d'hommes et par sa fille, qu'il tue de sa propre main. Quelques minutes après, il reçoit deux coups d'arquebuse de la part d'un de ses propres soldats, le 22 Octobre 1651.

7. CATÉGORIES HISTORIQUES OU PHILOSOPHIQUES ?

Revenons à notre question initiale : les principales catégories utilisées par Sartre dans *La Critique de la Raison dialectique* et, en particulier, celle de « groupe en fusion », sont-elles des concepts uniquement utilisables pour une description historique individuelle, même s'il s'agit d'une description rationalisée ou, en revanche, s'agit-il de catégories philosophiques, qui servent, non à comprendre une histoire, mais, sinon l'Histoire, au moins, quelques aspects de l'Histoire ?

Notre analyse montre que certaines catégories sartriennes de la *Critique de la Raison dialectique* permettent d'éclaircir des événements historiques situés dans un domaine géographique et dans une époque différente de celle de la Révolution française, à condition qu'on n'essaie pas une « application » de celles-ci, mais plutôt un éclaircissement réciproque. C'est l'histoire qui doit éclaircir la portée de ces notions et ce sont ces notions qui doivent éclaircir l'histoire. Dans le cas des *marañones*, la labilité du pouvoir et aussi des rapports d'intériorité et d'extériorité empêchent qu'on puisse identifier, par exemple, le groupe en fusion avec n'importe lequel des groupements qui se sont formés dans les moments préalables ou postérieurs aux assemblées. Le groupe des *marañones* réalise un amorce de fusion, mais ne fait que l'amorcer, car il éprouve toujours une extériorité, une forme de se faire voler la *praxis* à cause de la peur, identifiée avec la justice royale ou le pouvoir grandissant de Lope et même, souvent, avec les deux. Uniquement à la fin de l'expédition, lorsque les soldats font le constat de la proximité des troupes royales et que celles-ci ont accueilli et pardonné les déserteurs, la majorité des soldats se libère de la peur et abandonne Lope qui, finalement, reçoit deux coups d'arquebuse tirés par l'un d'entre eux. Or, la libération de la peur n'explique pas, seule, leur désertion. L'autre cause de la désertion est que, finalement, ils se rendent compte qu'ils n'ont plus aucune possibilité de s'emparer du Pérou, raison pour laquelle ils avait convenu d'amorcer une sorte de *praxis* commune et de fusion lorsqu'ils s'engagent avec Guzmán. Par ailleurs, Il y a, lors de l'expédition, une ambiguïté constante dans laquelle, aujourd'hui, on ne

peut séparer, d'un côté, la part qui est due aux faits « tels qu'ils ont eu lieu » ; et, de l'autre, les faits tel qu'ils sont racontés par les auteurs de la chronique, qui cherchent, eux, à s'innocenter des faits dans lesquels ils ont été partie prenante. La *Jornada* est une chronique à caractère judiciaire présentée par les soldats Francisco Vázquez et Pedrarias de Alместo devant les autorités lors de l'enquête sur le soulèvement de Lope qui a eu lieu après la mort de celui-ci.

Les catégories du groupe en fusion, serment, organisation, terreur, institution, autorité et souveraineté ont, donc, une portée qu'on peut appeler philosophique, à condition qu'elles soient placées dans un contexte philosophique et historique qui va au delà de la Révolution française. Certes, on pourrait nous demander de définir le concept de « philosophie » et on pourrait nous critiquer, aujourd'hui beaucoup plus qu'à l'époque où Sartre a écrit la *Critique de la Raison dialectique*, d'accorder une universalité quelconque à la philosophie. On est conscient que la philosophie est ancrée et qu'elle a des forts liens territoriaux, mais ce sont justement ces liens ceux qui nous permettent de les considérer comme catégories philosophiques car elles permettent de comprendre la *praxis* humaine dans deux situations très différentes sans pour autant les dissoudre dans l'uniformité ou leur faire perdre leur individualité. L'ancrage territorial et culturel de la philosophie explique que Sartre ait élaboré la *Critique* en s'appuyant sur la Révolution française. En le faisant, il s'insère dans une tradition de philosophie politique qui n'est pas uniquement française et qui remonte à des notions, comme celle de serment, de groupe ou de souveraineté, plus anciennes et à beaucoup d'égards communes avec le droit traditionnel espagnol. L'historien Mario Góngora, un des principaux experts du monde féodal espagnol et de son influence en Amérique, écrit :

«... le principe de l'état [estamento] c'est la " conjuration ", la formation de ligues assermentées de seigneurs, hidalgos, villes, dans la défense de leurs privilèges [...] De la " conjuration " émanent des institutions permanentes, qui constituent à proprement parler des états lorsqu'ils reçoivent, non pas uniquement le privilège de la juridiction autonome (" la justice des paires "), mais aussi la représentation devant le roi en tant membres du royaume. Ce droit implique, d'une manière corrélatrice, la charge d'aider le Roi³¹ ».

Lorsque les soldats élisent Guzmán général ou quand ils le promeuvent au rang de prince, aussi bien que lorsque les narrateurs font le compte rendu des événements dans la chronique, ils racontent une histoire rationnelle, telle qu'elle pouvait être comprise et admise par leurs contemporains. Dans le campement les soldats imitent une rationalité politique, dégradée mais cohérente avec une

31 M. Góngora; *El Estado en el Derecho Indiano (1492-1570)*; Instituto de Investigaciones Histórico-Culturales, Universidad de Chile, Santiago, 1951. p. 24-25. Nous traduisons.

vision et un récit ajustés au droit traditionnel espagnol qui, à son tour, a des aspects communs avec le droit et la philosophie politique française du XVI^e siècle. C'est Lope qui, à la fin, rompt la rationalité de la souveraineté traditionnelle et se sépare aussi bien du récit de la souveraineté féodale que des sources de celle-ci, qui demandent une « conjuration » (*conjuración*), mais pas uniquement, car le récit de la souveraineté demande, de plus, un pacte de soumission, sans lequel la conjuration devient illégale, comme c'est le cas de la conjuration des *marañones*. La conjuration est un serment. Le serment politique est une notion du droit et de la philosophie politique traditionnels, une notion non inventée par Sartre, mais renouvelée dans la *Critique de la Raison dialectique* en la situant, non au cœur de la féodalité, mais au cœur de la version française de la modernité politique. La coïncidence, donc, et la capacité que certaines notions clés de cet ouvrage –notamment la notion de groupe, de serment et de terreur– ont d'éclaircir les événements révolutionnaires de la *Jornada* tiennent à l'ancrage de la philosophie de Sartre dans une tradition plus élargie que l'histoire et le territoire français et qui remonte, au moins, au XVI^e siècle. Sartre réactualise et « modernise » ces notions et les place au centre des luttes françaises pour la démocratie.

En revanche, il est naturel qu'on ne puisse pas utiliser ni « appliquer » d'une manière massive et/ou rigide les concepts sartriens aux événements de l'Amazonas. Le faire serait devenir des « schématisateurs », phénomène que Sartre lui-même reproche aux auteurs marxistes qui transforment une méthode en dogmatisme.³²

Et, finalement, nous devons rappeler qu'il est important de ne pas chercher à voir dans les événements de l'Amazonas la « réalisation » anticipée des notions sartriennes de la *Critique de la Raison dialectique*. Ni les soldats qui complotent contre Ursúa entre Noël et le Nouvel An 1559, ni ceux qui participent dans les assemblées de Janvier ou Mars 1560, ni les officiers que jurent de s'aider, ne constituent ni ne s'identifient avec une « essence » du groupe ni avec aucune autre essence, comme si le groupe en fusion pouvait exister sans aucune réalisation historique. La notion de groupe en fusion est une notion développée pour comprendre la *praxis* et, la *praxis*, reste toujours ancrée. Dès lors, l'analyse de la révolte de Lope et des *marañones* contribue à développer une notion comme celle de groupe en fusion plus qu'à faire l'exégèse d'une essence, chose, par ailleurs, qui supposerait n'avoir pas compris les aspects essentiels de la philosophie de Sartre. Si ces notions peuvent se développer (donc se transformer) aussi bien lors de l'interprétation de la féodalité décadente dans l'Amérique espagnole que lors de l'interprétation de la modernité française nous considérons qu'elles permettent de faire de la philosophie de Sartre une philosophie vivante.

32 CRD 47.

BIBLIOGRAPHIE

- Vásquez, Francisco, y de Alместo, Pedrarias; *Jornada de Omagua y Dorado; Crónica de Lope de Aguirre*. Miraguano Ediciones, collection Los Malos Tiempos, Madrid, 1986.
- J. Bodin ; *Les six livres de la république*. Abrégé du texte de l'édition de Paris de 1583, Edition et présentation de Gérard Mairet; Librairie Générale française, Paris, 1993.
- M, Góngora; *El Estado en el Derecho Indiano (1492-1570)*; Instituto de Investigaciones Histórico-Culturales, Universidad de Chile, Santiago de Chile, 1951.
- J.-P. Sartre, *Critique de la Raison dialectique*, Tome I, Gallimard, collection NRF, Paris, 1960.

HERNÁN NEIRA